

INTRODUCTION

LA RUGBY SCHOOL, TEMPLE DE LA TRADITION

Elle donne son nom au jeu, après lui avoir donné ses premières règles en 1846 : la Rugby School est La Mecque du ballon ovale. Retour sur son rôle dans la naissance et l'évolution du rugby, une histoire faite de légendes, de schismes et de guerres de pouvoir.

Fondée en 1567 dans la petite ville de Rugby, au centre de l'Angleterre, la Rugby School est l'une des plus grandes institutions scolaires du pays. Elle accueille des adolescents âgés de 13 à 18 ans qui, depuis le XVII^e siècle, se défoulent sur le terrain de l'école, appelé le *Close*, au cours de rencontres de « football ». Ce sport s'apparente à la soule et aux autres anciens jeux de ballon pratiqués à travers l'Europe (voir *Les règles de la barette de Paris, en 1889*), et il est très populaire au sein des *public schools* britanniques. Jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, ses règles ne sont pas strictement codifiées : ce sont les élèves qui les fixent à l'oral, pour une année scolaire ou un match, et les rencontres donnent généralement lieu à un véritable déchaînement de violence, où quasiment tous les coups sont permis.

La légende du rugby affirme que c'est dans la Rugby School, un jour de 1823, qu'un jeune élève appelé William Webb Ellis, contre toutes les règles établies, prend le ballon à la main et court vers l'en-but adverse, devenant ainsi le fondateur du sport. Mais il s'agit là d'un récit apocryphe, popularisé dans le but de donner un nom à l'inventeur du jeu, ainsi qu'une date de naissance au rugby, la plus ancienne possible (voir *William Webb Ellis n'a jamais su qu'il avait « inventé » le rugby*). Non, le rugby n'est pas le sport d'un seul homme, et s'il s'est particulièrement développé à Rugby, c'est avant tout en raison du système éducatif mis en place par Thomas Arnold, le directeur du collège de 1828 à 1842. Malgré la violence de ce jeu, Arnold en encourage la pratique, parce qu'elle canalise la fougue de ses élèves, comme il l'explique : « Je préfère que mes élèves jouent vigoureusement au football plutôt qu'ils emploient leurs moments de loisirs à boire, se saouler ou se battre dans les tavernes de la ville. Le sport est un antidote de l'immoralité et une cure contre l'indiscipline. »



Rugby School, Warwickshire? 1823

Aussi, le football permet selon lui de développer l'esprit de compétition de ses ouailles ainsi que leur autonomie. Mais sous son mandat, le rugby qui y est pratiqué est très loin de celui que nous connaissons aujourd'hui. Ainsi, lorsque la reine Adélaïde visite l'école et assiste à un match sur le *Close*, celui-ci dure déjà depuis cinq jours et il oppose une équipe de 75 joueurs contre une autre de 225 !

Les préceptes d'Arnold deviennent rapidement un modèle pour le système éducatif anglais, et à travers son apport, la pratique du sport se développe dans d'autres écoles et universités du pays. À cette époque, évidemment, chaque école a ses propres règles. Et alors que le développement du chemin de fer donne l'occasion de multiplier les rencontres interscolaires, la confusion règne souvent lors des matchs. Et c'est en raison de ce besoin de règles uniformes que des élèves de la Rugby School décident de consigner, en 1845, une série de trente-sept lois, intitulée *Les règles du football tel qu'il est joué à la Rugby School*. Après une année d'expérimentation, ces règles sont adoptées le 7 septembre 1846 par une assemblée des meilleurs joueurs de l'institution. Elles précisent qu'il est interdit de sortir du terrain sans l'autorisation du capitaine de l'équipe, et que les absences aux rencontres doivent être dûment justifiées. Elles limitent le nombre de rencontres à deux par semaine, mais celles-ci peuvent durer jusqu'à cinq jours, ou trois si aucun but n'a été inscrit. En ce qui concerne l'équipement, elles interdisent les clous et les morceaux de fer sous les chaussures. Elles parlent déjà de hors-jeu, autorisent de courir avec le ballon si l'on ne le ramasse pas à terre, et tolèrent aussi le *hacking*, soit les coups de pied. Ils sont interdits avec le talon, sauf en dessous du genou, et limités à l'adversaire le plus proche

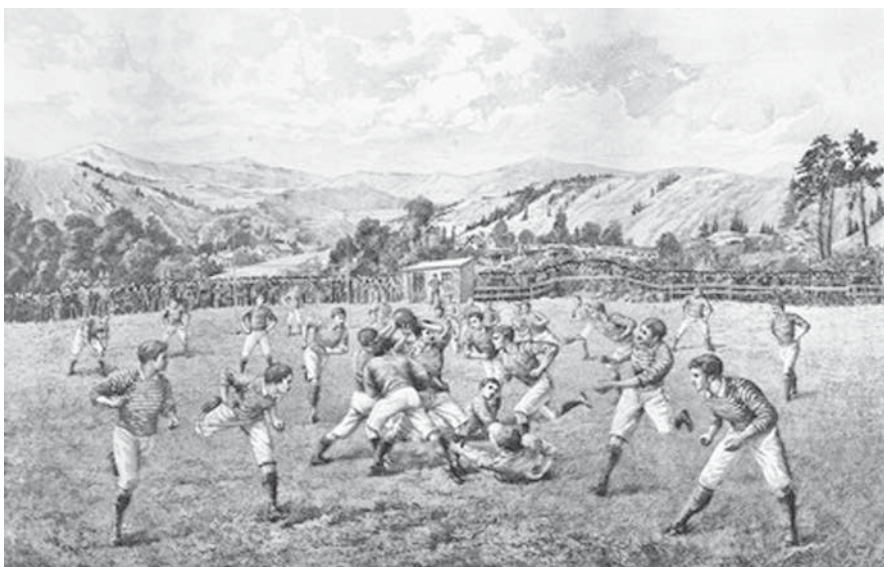
du ballon. On peut aussi attraper un adversaire, mais seulement celui qui tient le ballon, et uniquement par l'un de ses bras. Enfin, on ne peut pas *hacker* et tenir un joueur en même temps.

Ces premières règles écrites permettent la diffusion du jeu de Rugby à l'extérieur du *Close*, une diffusion qui se fait aussi grâce aux anciens élèves et professeurs de l'institution. C'est le cas notamment de Thomas Hughe, élève dans les années 1830, qui publie en 1857 *Tom Brown's Schooldays*, un roman se déroulant dans le collège et qui popularise l'esprit du football de Rugby. Parmi les Old Rugbeians, on trouve aussi Tom Willis, joueur fantastique et inventeur du rugby australien à la fin des années 1850. Le poète Rupert Brooke y passe également quelques années, mais il conserve un douloureux souvenir de son baptême de rugbyman, comme il le rappelle dans ses *War Sonnets* : « *Quand j'ai joué pour la première fois, j'ai failli mourir/Le Souvenir Amer me reste en travers de la gorge/Ils ont formé une mêlée avec moi/Certains tapaient dans la balle, d'autres dans mes chevilles.* »

Des premiers clubs de football jouant selon les règles de Rugby sont créés à travers les îles britanniques. Le plus vieux est le Guy's Hospital Football Club, fondé à Londres en 1843 par des anciens élèves de Rugby. On trouve ensuite le Dublin University Football Club, créé en 1854, puis le Blackheath Football Club, fondé en 1858 à Londres.

Mais ce que l'on appelle alors football n'est bien sûr pas le sport que l'on connaît aujourd'hui ; la séparation entre le rugby et le football se précise entre 1848 et 1871. Et là aussi, les anciens élèves de la Rugby School jouent un rôle central. En 1848, l'université de Cambridge édicte ses règles du football, et parmi les rédacteurs se trouve un

Old Rugbeian, Albert Pell. Ces règles sont à la base du football moderne : elles limitent le jeu à la main, posent la règle du hors-jeu comme elle existe aujourd'hui (mais avec trois joueurs), et interdisent de tenir un adversaire. Le 8 décembre 1863, toujours à Cambridge, onze clubs de football, représentés par certains anciens de Rugby, se réunissent pour créer la Football Association (FA), la première fédération au monde, afin de déterminer des règles pour l'ensemble des clubs. Entre autres distinctions avec le rugby, elles interdisent les contacts brutaux tels que le *hacking*, ce qui pousse le club de Blackheath à quitter la FA. Pour son président, Francis Maule Campbell, le combat est un élément essentiel du football, et il se fait alors le défenseur du jeu tel qu'il est pratiqué à Rugby. Quelques années plus tard, le 26 janvier 1871, les présidents de Blackheath et du Richmond Football Club invitent dix-neuf autres représentants de clubs dans un restaurant de Londres, où ils fondent la Rugby Football Union (RFU), chargée d'édicter les règles du jeu.



À sa tête se trouve Algernon Rutter, avocat et ancien de Rugby, qui s'associe à ses confrères E.C. Holmes et L.J. Maton, également Old Rugbeian, pour composer les lois du jeu. Pendant leurs délibérations se joue la toute première rencontre internationale (voir *27 mars 1871 : le premier match international entre l'Écosse et l'Angleterre*). Sur les vingt joueurs anglais du match (voir *Quand le rugby se jouait à 20 contre 20*), dix sont des anciens de Rugby, dont le premier capitaine de l'équipe, Frederick Stokes. Les cinquante-neuf lois du jeu sont acceptées le 24 juin 1871. Elles suppriment les coups dangereux, dont le *hacking*, et mettent en place le principe du tenu, qui oblige un joueur au sol à lâcher le ballon.

Deux ans plus tard, les Écossais créent leur propre fédération de rugby (la Scottish Football Union, aujourd'hui appelée Scottish Rugby Union), qui reconnaît les règles de la RFU. Mais cela n'empêche pas les deux nations d'entretenir des querelles sur certaines situations, si bien que la RFU permet en 1874 d'avoir recours à un arbitre. En 1875, elle autorise les passes à la main (elles n'étaient acceptées qu'au pied auparavant), et en 1877, elle réduit le nombre de joueurs par équipe à quinze.

Les Irlandais fondent l'Irish Rugby Football Union en 1879. Ils sont imités deux ans plus tard par les Gallois, avec la Welsh Football Union, aujourd'hui Welsh Rugby Union, et en 1883 se déroule le premier Tournoi britannique, l'ancêtre du Tournoi des Cinq, puis Six Nations. Mais en mars 1884, lors du match entre l'Écosse et l'Angleterre, un nouvel incident arbitral se produit : les Anglais inscrivent un essai, contesté par les Écossais mais validé par l'arbitre anglais. Cela donne au XV de la Rose la possibilité de transformer l'essai et marquer le point

de la victoire (l'essai seul ne vaut alors aucun point, voir *L'histoire de l'essai*). Ce différend pousse les Écossais, les Gallois et les Irlandais à demander aux Anglais de former une instance internationale chargée de régler les conflits, mais ces derniers refusent d'y être représentés avec un nombre de voix égal aux autres fédérations. Ils ont créé le jeu et édicté ses premières règles, et ils disposent d'un plus grand nombre de clubs : il est hors de question pour eux d'abandonner leur pouvoir sur la règle.



En 1885, les Écossais refusent d'affronter les Anglais, et le Tournoi ne donne aucun vainqueur officiel. L'année suivante, les Gallois, les Écossais et les Irlandais fondent l'International Rugby Football Board (aujourd'hui connu sous le nom de World Rugby), et ils excluent les Anglais du Tournoi tant qu'ils n'acceptent pas de les rejoindre. C'est chose faite en 1890, lorsque la RFU reçoit six voix au sein du Board, alors que les autres fédérations disposent de deux voix chacune.

Dernière scission à laquelle la RFU doit faire face, celle des tenants du professionnalisme. Pour les instances officielles, le rugby est un sport de gentlemen, et doit rester amateur. Mais les joueurs du nord du pays demandent à être défrayés pour leurs journées de travail perdues, et en 1895, 22 clubs font scission et fondent la Northern Rugby Football Union, la fédération de rugby à XIII, plus tard appelée Rugby League.

Aujourd'hui paisible ville de soixante mille habitants, Rugby garde sa position de gardien du temple.

On y trouve le musée du rugby, le Webb Ellis Museum, installé dans l'ancienne échoppe du cordonnier William Gilbert, l'un des fournisseurs historiques de ballons de la Rugby School (voir *Qui est le « Gilbert » des ballons de rugby ?*). Mais c'est surtout dans le fameux collège que les amateurs de rugby du monde entier se rendent en pèlerinage. Ils y visitent le musée de l'école, où sont exposées les premières casquettes données aux joueurs sélectionnés ou encore la troublante charrette sur laquelle les joueurs blessés étaient évacués du terrain. Et les visiteurs ne manquent évidemment pas de fouler le *Close*, comme l'ont fait les All Blacks avant l'un de leurs matchs de Coupe du monde. L'empreinte de Rugby sur le sport moderne perdure d'ailleurs dans le nom du trophée remis aux vainqueurs de la Coupe du monde : la coupe Webb Ellis (voir *La coupe Webb Ellis a un peu de France en elle*).

KEITH MURDOCH, LE ALL BLACK DISPARU

Voilà une histoire comme seul le rugby peut en livrer, mêlant performances sportives, alcool, violence et déshonneur suprême.

En décembre 1972, Keith Murdoch, pilier et n° 1 des All Blacks, participe au troisième match international de sa carrière, face au pays de Galles, à Cardiff. Véritable force de la nature (il mesure 1,83 m pour 110 kg et doit porter un maillot et un short confectionnés sur mesure pour lui), le moustachu est aussi puissant que rapide, et se charge même d'inscrire l'essai décisif de ce test match après une

course de 20 mètres. La Nouvelle-Zélande remporte la rencontre 19 à 16, et les joueurs peuvent aller fêter leur victoire au bar de l'Angel Hotel de la capitale galloise, où l'équipe est descendue. Mais à la fin de la beuverie, alors que le bar est fermé, le héros du soir ne veut pas s'arrêter là. Souhaitant boire une dernière bière, il se permet d'entrer dans les cuisines de l'établissement. Peter Grant, le responsable de la sécurité, tente de s'interposer, comme il le racontera plus tard à la presse : « Il a essayé de frapper un des membres de son encadrement et je me suis avancé pour le maîtriser. Ils ont réussi à le repousser, mais il est revenu et m'a frappé. Ils m'ont empêché de lui répondre et nos hommes, aidés par un ou deux joueurs néo-zélandais, l'ont maîtrisé. »



À la suite de cet incident, et sous la pression des journaux ainsi que celle de la fédération galloise, le manager néo-zélandais Ernie Todd décide deux jours plus tard de sanctionner lourdement Murdoch en le renvoyant au pays, « pour son bien ». Il devient ainsi le premier All Black, et le seul à ce jour, à être exclu d'une tournée internationale.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là, puisque Keith Murdoch ne rentrera finalement jamais en Nouvelle-Zélande. Honteux et humilié, craignant d'être traqué par la presse néo-zélandaise, il profite de son escale en Australie pour disparaître totalement des radars. Dans la patrie des All Blacks, la légende du joueur disparu alimente toutes les rumeurs, et certains journalistes partent même à sa recherche sur l'île voisine. L'un d'eux, Terry McLean,

un reporter du *New Zealand Herald*, met plus de cinq ans pour retrouver sa trace. Murdoch travaille alors dans un site d'extraction de pétrole, près de la ville de Perth, mais la rencontre avec le journaliste tourne court, comme celui-ci le raconte dans son article : « *J'étais dans un bus et j'ai demandé au chauffeur de s'arrêter près de l'endroit où se tenait Murdoch. Je suis descendu et j'ai dit : "Bonjour." Murdoch tenait une clé à molette à la main et m'a demandé de remonter dans le bus. J'ai obéi.* »

Quelques années plus tard, à la fin des années 1990, une autre journaliste néo-zélandaise, Margot McRae, essuie le même refus de communiquer de la part du joueur déchu. McRae écrit d'ailleurs une pièce de théâtre à ce sujet, intitulée *Finding Murdoch*, qui nourrit encore plus la légende sur ce mystérieux All Black disparu.

Puis, en 2001, Murdoch refait parler de lui, et apparaît même dans les journaux télévisés. Mais cette fois-ci, c'est pour une tout autre affaire qu'il défraie la chronique. Il est en effet entendu comme témoin lors de l'enquête sur le meurtre d'un Aborigène australien, Tumanjai Limerick, qui avait tenté de cambrioler sa maison quelques semaines avant sa mort. Dernière personne à avoir vu Limerick vivant, Murdoch ne sera finalement pas poursuivi dans cette affaire. En 2009, soit quarante-sept ans après son exclusion de l'équipe, la New Zealand Rugby Union, la fédération néo-zélandaise, tente de renouer le contact avec lui en organisant une cérémonie en son honneur, mais Murdoch décline l'invitation. En mars 2018, la NZRU annonce son décès, déclarant « qu'aucun All Black n'a eu un destin aussi controversé, aussi énigmatique et aussi tragique que ce pilier géant dont la carrière, aux niveaux international et provincial, s'est achevée de manière spectaculaire en 1972. [...] Murdoch était un homme constamment accompagné par la confusion ».

La légende de Keith Murdoch fait désormais partie intégrante de l'histoire du rugby néo-zélandais. Ainsi, dès qu'ils sont en tournée au pays de Galles, les All Blacks tiennent à rendre hommage au 686^e joueur à avoir porté le mythique maillot noir. Et pour cela, ils vont boire quelques pintes au bar de l'Angel Hotel. Sans plus aucun débordement.

QUAND CHE GUEVARA JOUAIT AU RUGBY

On connaît sa passion pour la moto, les échecs, le français ou encore la photographie, mais on oublie souvent que le célèbre révolutionnaire argentin a toujours été un grand passionné de sport. Il s'est ainsi essayé à la boxe, à l'escrime, à la natation, au golf, au football, au tennis ou encore à l'équitation, mais c'est le rugby qui a été son activité préférée. Il l'a même pratiqué à un assez bon niveau pendant sa jeunesse, de 14 à 23 ans, et ce malgré ses problèmes de santé.

Né en 1928 à Rosario dans une famille aisée, Ernesto Guevara de la Serna connaît dès son plus jeune âge de graves problèmes d'asthme. Sur les conseils des médecins, la famille s'installe à Cordoba, au centre du pays, où le climat est plus favorable au jeune garçon. C'est là qu'il fait la rencontre de son ami Alberto Granado, qui l'accompagnera plus tard dans son périple en Amérique du Sud et jusqu'à La Havane, et qui l'initiera au ballon ovale. « Ernesto est venu avec moi à Estudiantes de Cordoba [le seul club de la ville], écrira-t-il plus tard. J'y jouais avec mes frères et j'étais l'entraîneur de deuxième division.

En septembre ou octobre 1942, nous avons commencé les tests. Ernesto avait de l'asthme et les gens avaient peur qu'il joue parce que plusieurs fois il nous avait fait une crise au milieu du terrain. Mais, comme moi aussi j'avais subi une discrimination du fait que j'étais maigre et court sur pattes, je lui ai dit : "Je vais t'apprendre." Et il a appris. »

Avec le maillot à damier noir et blanc sur le dos, au poste de demi de mêlée ou de trois-quarts aile gauche, le jeune Ernesto se fait autant remarquer par son besoin de s'arrêter tous les quarts d'heure au bord du terrain pour prendre des bouffées de Ventoline que pour sa ténacité et son intelligence de jeu. Il reçoit rapidement le surnom de *Fuser*, la contraction de *Furibundo Serna*, soit Serna le furieux. « C'était un garçon talentueux, extrêmement intelligent. Sa façon de plaquer était le trait distinctif de son jeu », indique ainsi Francisco Ventura Farrando, un ancien coéquipier. Selon Alberto Granado, « il possédait un excellent plaquage, à hauteur des coudes. [...] La volonté qu'il mettait à défendre était terrible. [...] Sur le terrain, il tentait des coups insensés, savait toujours ce qu'il faisait, où il allait. Il ne perdait pour ainsi dire jamais un ballon ».

En 1947, la famille Guevara s'installe à Buenos Aires. En parallèle de ses études de médecine, Ernesto s'inscrit au San Isidro Club de la capitale, qui participe au championnat de première division. Mais son père s'inquiète terriblement pour sa santé, comme il l'écrira plus tard dans la biographie de son garçon : « *Les médecins m'avaient dit que ce sport était pour mon fils presque du suicide, que son cœur ne pourrait pas le supporter. Un jour, je le lui ai dit et il m'a répondu : "Papa, j'aime le rugby, et même*

si je dois en crever, je continuerai à y jouer.» » Son père n'a d'autre choix que de demander au président du club de ne plus le faire jouer.

Mais cela n'arrête pas pour autant le futur Che. Il s'inscrit à l'Ypora Rugby Club, qui joue dans une division inférieure, puis à l'Atalaya Polo Club. « C'était extraordinaire de le voir ainsi lutter contre sa souffrance », se souvient l'un de ses coéquipiers de l'époque, qui indique également qu'il était alors le seul arrière à porter un casque en tissu sur le crâne, pour protéger ses oreilles « fragiles ». Il y est surnommé *El Chanco* (le cochon), en raison de son aspect particulièrement négligé. « Il jouait bien », déclare l'un de ses partenaires. « Ce n'était pas une merveille, mais il jouait bien. »

S'il exprime sa passion du rugby sur le terrain, Ernesto Guevara l'expose également par écrit, lorsqu'en 1950 il crée avec son frère la revue *Tackle*, qui connaît onze numéros. Sous le pseudonyme de Chang-Cho, il se fait un apôtre du beau jeu et de la démocratisation du rugby en Argentine, et se montre admiratif de la qualité du jeu proposé par les équipes européennes qui font leurs premières tournées sud-américaines. « *Quand des équipes françaises et anglaises sont venues en Argentine, nous sommes tous restés admiratifs de voir la qualité de ce rugby et l'on a découvert quelque chose de nouveau : le rugby bien pratiqué est hautement spectaculaire. Dans nos provinces, d'habitude, on voit un jeu fermé avec les avants, des coups de pied en touche, des petits tas, etc.*



Si ces gens pouvaient voir des équipes qui jouent un jeu ouvert, alors le rugby gagnerait de nombreux adeptes. »

Mais Ernesto quitte peu de temps plus tard les terrains de sport. En 1951, il part avec Alberto Granado dans sa découverte du continent, qui l'amènera ensuite à devenir le plus célèbre révolutionnaire au monde. Au rugby comme dans la lutte armée, le Che s'est fait le chantre de l'esprit d'équipe, de la discipline et de la ténacité. Pour Granado, ce caractère combatif qui le mènera à lutter jusqu'à la mort lui vient de sa pratique du rugby : *« Le courage, la pugnacité, la volonté, toutes ces qualités que possèdent les vrais hommes, il les avait en lui. Le rugby lui a permis de les développer en le rendant plus sûr de lui. »*

1973 : LE TOURNOI DES CINQ NATIONS SANS VAINQUEUR NI PERDANT

C'est une situation qui ne risque plus de se reproduire, maintenant que le Tournoi se joue à six : en 1973, la France, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse et le pays de Galles ont tous terminé à égalité de points, et il n'y a eu ainsi ni vainqueur ni perdant. Toutes les équipes ont en effet remporté leurs deux matchs à domicile, cumulant 4 points chacune à l'issue du Tournoi !

Cette édition 1973 était pourtant très attendue... puisque les résultats du Tournoi précédent n'avaient déjà pas donné de vainqueur officiel ! En effet, après l'intensification des violences en Irlande du Nord (la mort de plus de cent soldats britanniques et le massacre du Bloody Sunday le 30 janvier 1972) et les menaces proférées

envers les rencontres internationales, les Écossais et les Gallois avaient refusé d'aller jouer en Irlande, rendant ainsi caducs les résultats des autres rencontres. Les Gallois avaient terminé avec 6 points pour trois victoires, prenant le titre officiel, tandis que les Irlandais avaient remporté leurs deux rencontres à l'extérieur, et que les Bleus n'avaient récolté que 2 points en quatre rencontres, avec une victoire à domicile contre les Anglais, qui recevaient quant à eux la cuillère de bois.

En 1973, les tensions en Irlande du Nord se sont apaisées, et les deux matchs à domicile des Irlandais ont pu être joués, à la grande satisfaction des supporters du XV du Trèfle. Les joueurs anglais sont même acclamés par les 50 000 spectateurs de Lansdowne Road, encore plus heureux de voir enfin leur sélection l'emporter à domicile (18-9) après une disette de trois ans. La France, l'Écosse, l'Angleterre et le pays de Galles prennent les 2 points lors de chaque rencontre à domicile, et le dernier match du Tournoi, qui se joue justement à Dublin, s'avère décisif.



Les Bleus de Jo Maso et Walter Spanghero peuvent prendre la tête du classement en cas de victoire, et semblent être sur la bonne voie après l'essai de Jean-François Phliponeau inscrit en première mi-temps, mais les pénalités marquées par Ensor et Gibson donnent l'avantage aux Irlandais (6-4) et mettent toutes les équipes à égalité.

Si un système de goal-average avait été utilisé pour départager les cinq équipes, les tenants (officiels) du titre gallois auraient pu réaliser le doublé. Ils terminent en effet avec un avantage en points de +10 (contre +2 pour les Français et les Irlandais), et un total de 7 essais marqués, à égalité avec les Anglais. Les Gallois devront attendre 1975 pour enfin remporter un nouveau titre officiel.

LE RUGBY AU PAYS DU SOLEIL-LEVANT

Contrairement aux idées reçues, le rugby n'est pas un sport nouveau au Japon, et il s'y est développé dès la seconde moitié du XIX^e siècle, pour devenir aujourd'hui l'un des sports les plus pratiqués du pays.

Tout commence avec la restauration impériale de Meiji, en 1868, qui voit le pays s'ouvrir enfin aux échanges avec l'étranger, après des siècles d'isolement diplomatique. Français, Américains et Britanniques s'installent dans les deux grands ports du pays, Kobe et Yokohama, et amènent leurs sports. Les Américains y pratiquent le base-ball, qui deviendra le sport le plus populaire du pays du Soleil-Levant, tandis que les Britanniques montent des équipes de rugby qui jouent des matchs d'exhibition devant les

Japonais. Les premières équipes sont ainsi exclusivement composées d'étrangers, comme le Yokohama Football Club, créé dès 1866 par des soldats britanniques, ce qui en fait l'un des dix plus vieux clubs de rugby au monde. Il sera suivi par le Kobe Regatta & Athletic Club, fondé en 1870.

Les premiers Japonais à jouer au rugby sont les étudiants envoyés dans les prestigieuses universités de Grande-Bretagne, comme le futur baron Dairoku Kikuchi, qui étudie les mathématiques à Cambridge et est initié à ce sport. Mais le réel développement du rugby nippon débute à la toute fin du XIX^e siècle, lorsque Edward Bramwell Clarke et Ginnosuke Tanaka, deux jeunes diplômés de Cambridge envoyés à l'université Keio de Tokyo pour être



professeurs, fondent le premier club universitaire de rugby du pays, dont ils deviennent les entraîneurs. Leur équipe dispute son premier match en 1901 contre des étrangers de Yokohama, et perd lourdement 35 à 5.

Le ballon ovale devient dès lors le sport universitaire par excellence, et il connaît une grande diffusion dans le pays avec le soutien de la famille impériale. La pratique se développe également dans les lycées, et dès 1917 est créé un tournoi national des lycées, où les équipes de toutes les préfectures s'affrontent dans un stade de la région d'Osaka. Le premier match interuniversitaire se déroule quant à lui en 1923, opposant l'université tokyoïte de Waseda, à l'université kyotoïte de Doshisha, et deux ans plus tard certaines universités japonaises effectuent

leurs premières tournées internationales, notamment à Shanghai, en Mandchourie et en Australie.

Les instances dirigeantes se structurent à partir des années 1920, et la fédération nationale est fondée en 1926, sous l'impulsion du prince Chichibu, le frère cadet de l'empereur Hirohito, qui est surnommé « le Prince sportif » en raison du soutien qu'il apporte aux différents sports venus d'Occident. Le premier match international joué au Japon par la sélection nipponne, surnommée les Cherry Blossoms (les cerisiers en fleur), se déroule en 1932, face au Canada, devant plus de 25 000 spectateurs. Les Japonais l'emportent 9 à 8. Cette première victoire aurait pu garantir un avenir radieux au rugby, mais ce sport occidental subit par la suite les foudres du régime nationaliste qui s'installe dans les années 1930, et il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour qu'il bénéficie à nouveau de l'intérêt des pouvoirs publics.



Les universités retrouvent alors les terrains, et elles sont rejointes par des équipes d'entreprises, fondées par de grands groupes nationaux, qui disputent des championnats parallèles.

Dans les années 1960, le All Japan Rugby Football Championship est créé pour opposer les meilleures équipes du pays (universitaires et d'entreprises), une compétition qui existe toujours actuellement. Au niveau international, les années 1960 voient également la création du Championnat d'Asie des nations (aujourd'hui appelé l'Asia Rugby Championship), qui oppose les meilleures équipes du continent. Joué tous les deux ans, il voit les Japonais s'imposer pratiquement à chaque édition, leur seul adversaire de taille étant la Corée du Sud, dont la dernière victoire remonte à 2002.

L'équipe nationale effectue ses premières tournées en Europe dans les années 1970, et les rugbymen nippons parviennent même à tenir tête aux meilleures d'entre elles. C'est pourquoi les Japonais sont les seuls joueurs asiatiques à être invités pour la première Coupe du monde de rugby de 1987, où ils parviennent à inscrire 33 points aux Australiens (défaite 42 à 33). Deux ans plus tard, ils réussissent à battre les joueurs du XV du Chardon en Écosse, 28 à 24, pour leur premier succès face à une équipe européenne. En 1991, ils remportent leur première victoire en Coupe du monde en dominant le Zimbabwe 52 à 8, mais les éditions suivantes s'avèrent catastrophiques, notamment en 1995, où ils sont très lourdement battus par les All Blacks, 145 à 17.

C'est pourquoi les instances créent en 2002 la Top League, un championnat semi-professionnel destiné à élever le niveau de jeu. Il est aujourd'hui l'un des plus grands championnats professionnels au monde, et il attire

de nombreuses stars internationales, comme Dan Carter, actuellement au Kobelco Steelers, l'un des plus anciens clubs du pays, fondé en 1928. Cette professionnalisation porte ses effets lors de la Coupe du monde 2015, où les Cherry Blossoms réalisent l'exploit face aux Sud-Africains en match d'ouverture, l'emportant sur le fil 34 à 32 !

Seul pays d'Asie à avoir participé à la Coupe du monde, et présent lors de toutes les éditions de la compétition, le Japon espère passer le premier tour pour la première fois de son histoire lors de l'édition 2019, qu'il aura l'honneur d'organiser sur son sol.

1981 : LA NOUVELLE-ZÉLANDE AU BORD DE LA GUERRE CIVILE

En plein apartheid, la tournée de cinquante-six jours des Springboks sud-africains prévue en 1981 en Nouvelle-Zélande a provoqué l'un des plus grands mouvements de protestation de l'histoire du pays, avec de nombreux affrontements qui ont passablement divisé la société néo-zélandaise.

Il est peu de dire que le rugby est une affaire sérieuse en Nouvelle-Zélande. Et lorsqu'il se mêle à la politique internationale, il peut devenir la source de vives tensions sociales. Et cela a longtemps été le cas lors des rencontres entre les All Blacks et les Springboks, dont la première remonte à 1921 avec la visite des Sud-Africains en Nouvelle-Zélande. Ils sont depuis les meilleurs ennemis du rugby dans l'hémisphère sud, et en Nouvelle-Zélande

comme en Afrique du Sud, les victoires sportives sont fêtées comme des victoires guerrières.

Dès les premières rencontres, la question raciale a été au centre des débats sportifs. Déjà en 1921, des journalistes sud-africains ne comprenaient pas pourquoi des Blancs applaudissaient les joueurs All Blacks issus de la communauté maorie. En 1928, soit vingt ans avant l'instauration de l'apartheid, la Nouvelle-Zélande décide de ne pas envoyer de joueurs maoris en Afrique du Sud, et cette politique reste appliquée pendant des décennies avant de soulever la protestation d'associations antiracistes néo-zélandaises. Il faut en effet attendre 1960, et une nouvelle tournée en Afrique du Sud, pour qu'un mouvement prenne forme, sous le slogan « Pas de Maoris, pas de tournée ». Il n'aura pas d'effet, puisque aucun Maori n'y participe. Pourtant, en 1967, l'idée a fait son chemin, et la tournée des Blacks en Afrique du Sud est annulée. Mais la politique du rugby reprendra rapidement ses droits.

Ainsi, malgré l'appel au boycott sportif international de l'Afrique du Sud lancé par l'ONU en 1968, les Néo-Zélandais envoient leur équipe y faire une tournée en 1970. Cette fois-ci, des Maoris entrent sur les terrains, mais seulement parce qu'ils sont considérés comme des « Blancs honoraires ». Certains All Blacks avaient pourtant refusé d'y participer, s'interdisant de cautionner la politique raciale sud-africaine. Six ans plus tard, après l'élection du Premier ministre Robert Muldoon qui avait déclaré que les All Blacks « joueront contre les sportifs

